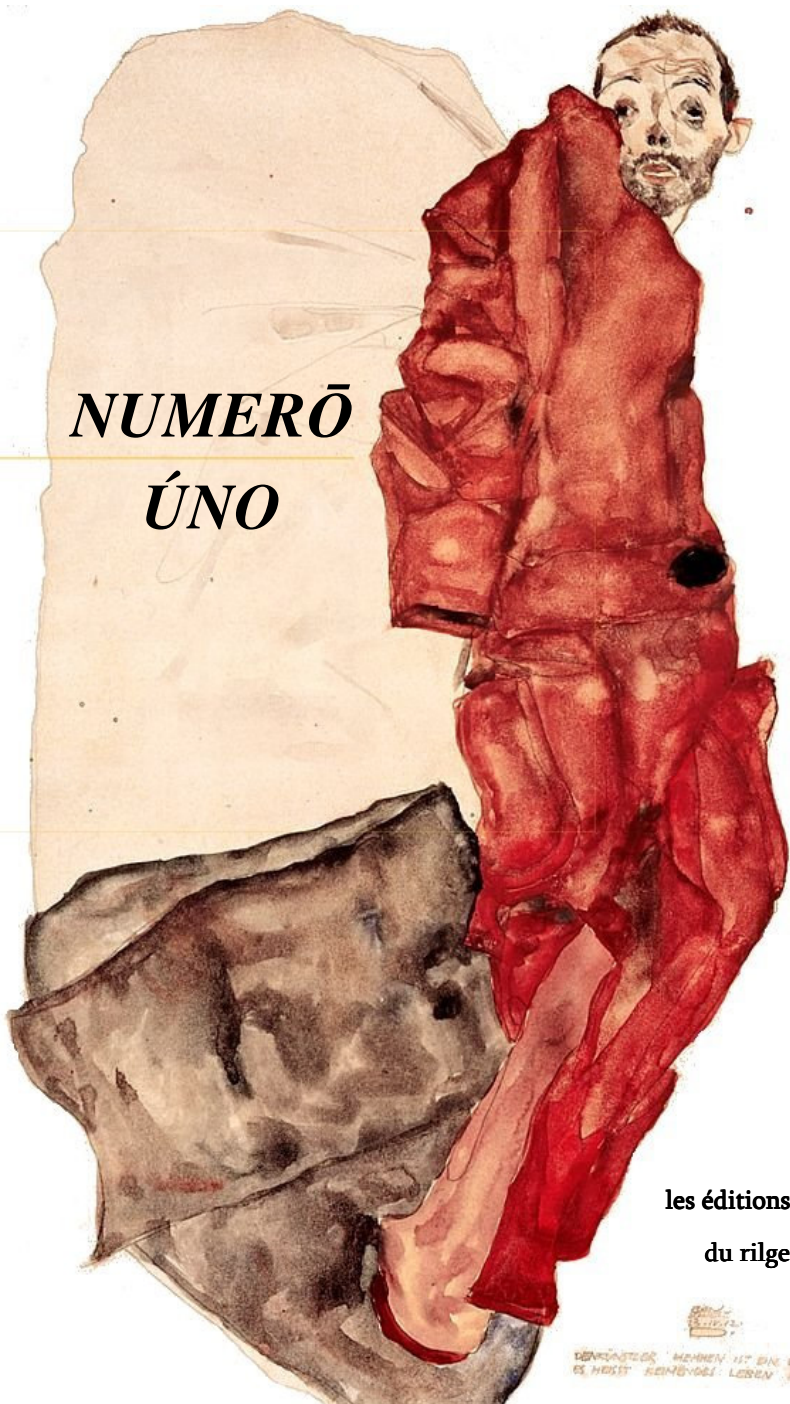


PAUL K. NIEMAND

NUMERŌ
ÚNO



les éditions
du rilge



DEPOTSEKOR: MANNEN 117 DIN 1000
EL HESIT: KEMNÖGEL: LEREN: WOL

DU MÊME AUTEUR

NUMÉRO ZÉRO, les éditions du rilge, 2003.

© copleft attitude
les éditions du rilge, 2001-2003

[Joe Ship's half-life]

—
umnation of Young Gods

—
μμεσις / Raskolnikov / Niemand

Verlag

Illustration de couverture :

*Hindering the artist is a crime,
it is murdering life in the bud !*

Egon Schiele (1912)

© Graphische Sammlung Albertina
Vienna, Austria

Paul K. Niemand

NUMERŌ ÚNO

*recueil de textes
autour de l'inachèvement*



interféron n. m. Substance protéique qui apparaît dans les cellules au cours des infections virales et qui s'oppose au développement de virus très divers.

Le rilge

& soudain, le rilge se tenait à quelques branches de moi, au-dessus du feuillage dense et jaune. Son pelage ras se mêlait à la végétation luxuriante, et l'on apercevait à grand-peine les fines pointes d'encre entachant à intervalles réguliers les muscles fins du torse, des épaules.

Une excroissance vertigineuse remplaçait le visage : un long bec puissant de toucas, lisse et dur comme le métal, se perdant net dans des piques angulaires et rousses qui pointent en tous sens, de plus en plus fines et courtes, jusqu'à la nuque rase. Un duvet soyeux, tout de blanc, tranchait avec le reste du corps sur l'avant-bras et sous le genou, jusqu'aux mains qui terminaient ses jambes sveltes. Au creux des cuisses puissantes, tendues, une colonne de chair ferme à demi dressée, marbrée de mauve, tirait la fine peau des bourses au noyau dense — la part du feu. Accrochées à des lisses branchages, trois de ses mains aux interminables doigts, fins et dépourvus d'ongles, tout d'une seule matière inerte, souple et résistante ; d'incroyables crochets luisant entre les branches, sur le point d'en finir avec l'atmosphère paisible diffusée par la pénombre et la chaleur diffuse.

Un grand corps simiesque et ravissant, à la lisière de ma mémoire d'homme, et qui guettait le moindre signal, soupçonnait à l'envi le désir de durer dans cette incertitude enivrante de la chasse. Et le rôle de proie, dans l'exubérance de la jungle, vibrant de mille résonances diaphanes, jonglait entre mon cœur sombre, bleu et rouge, et celui de la bête.

Attendu le moment de briser tous les mythes, recomposer sans cesse les possibles : dénigré les volontés suprêmes de ma race au profit de celles, plus appétissantes, du joueur adverse, de *mon* adversaire, de mon compagnon irréel avec lequel j'osais

désirer vivre là avec l'instance délicate et immuable de la conquête inachevée. Le rilge était un territoire plus qu'une bête à attraper. Un domaine insensé en soi-même, vierge de toute pudeur, gorgé de liberté. Nié jusqu'aux frontières mêmes de ma peau, des os, de la chair et des sangs, des airs s'engouffrant péniblement jusqu'aux cavités extrêmes de ma poitrine. Désiré voler jusqu'au faite accompli de l'arbre jaune, jusqu'à l'animal investi de désir — j'ai aimé l'éternité.

Thomas, dans l'obscurité de sa peur grandissante, a crié. Un moment, puis une salve, et en un éclair bleu tout tomba, la vision du rilge coincé dans l'arbre, l'état comateux dans lequel je m'étais réfugié, l'harmonie céleste entre ces deux corps différents, le sien le mien. Des scientifiques tout de blanc tentèrent de m'expliquer comment le rilge subjuguait et paralysait, grâce à ses phéromones puissants, ses proies comme ses prédateurs potentiels ; comment il dépeçait leur chair après que l'invisible venin les eut envoûtés pour les entraîner dans la léthargie paradisiaque *pré-mortem*. Hypnose de la chair.

J'ai pensé :

« j'ose prétendre, répondant à leurs inepties, combien la rencontre avec le rilge est différente de tout ce que nous vivrons jamais. Pour avoir vécu jusque dans mes entrailles le phénomène, j'affirme que si le stratagème naturel de l'animal unique que nous convoitons tant possède ceux qu'il croise sur sa route — car c'est lui qui vient nous surprendre et s'exhiber, ne nous leurrions pas — sa présence même, immatérielle tant s'en faut, son acte de présence dépasse la simple hypothèse chimique. Tout est là, il me semble, dans cette cohabitation passagère (rêvée) avec le rilge, avec soi-même, un condensé de vie inoubliable, inexprimable — les mots sont absents dans la langue de l'homme, dans sa bouche, aussi, pour rendre compte de la rencontre avec le rilge. Rendre, c'est cela. Comment lui rendre ce qu'il offre ? Tout acte ménagé par mon corps et mon âme tend à ce jour, véhiculé dans le monde, à reproduire à l'inverse cette rencontre.

Il semble évident qu'elle résonne encore à loisir en chacun de mes atomes : indemne dans la chair externe, recomposé (je) à l'intérieur, jusqu'aux organes les plus secrets. Une métamorphose s'opère lentement, j'en ai l'intime conviction, pour m'ouvrir vers d'indicibles dimensions inachevées (*i.e.* à achever soi-même en y pénétrant, par son acte d'entrée puis de présence

intime à ces nouveaux mondes, comme ma dimension interpersonnelle finit d'être amputée — avortée — lorsque je rencontrai le rilge, pour s'accomplir en une entité toute faite d'ordre absolu et de chaos total — le *maât* suprême). »

Mon premier faux pas consista en cette tentative imbécile de narrer l'expérience de rencontre. Traduisant mes troubles apparents du langage et du corps qui soulevèrent tant de questions médicales, on en vint à y voir une maladie, peut-être (et alors on s'approchait sans doute d'une vérité) une contamination.

Contagieux, j'y parviendrais — plus tard.

Je fus placé en quarantaine. Immédiatement mon supplice commença, les sorciers blancs tournaient sans cesse autour de moi, j'étais devenu leur autel, leur rituel ; les examens succédaient aux épreuves et aux tests avec une périodicité qui allait sur ma peau de chagrin, en s'amenuisant, jusqu'à devenir (un jour) perpétuelle. Nuit et jour on m'auscultait, à peine pouvais-je prendre quelques secondes d'intimité pour renoncer à la folie. On me voulait plonger dans l'inquiétude, me couper d'avec cette sérénité que je cherchais partout. Puis un matin d'hiver la paix me revint sous la forme de la solitude dans une grande pièce rose et blanche. N'ayant trouvé aucune explication logique, on me délaissa, dieu muet, effigie irresponsable devant ses adorateurs circonspects.

Alors je saisis l'opportunité de la situation pour commencer mes rêves. Tisser. Grand mal me prit. J'étais ignorant des dispositions prises à mon égard : chacune de mes traversées oniriques était enregistrée, analysée, disséquée. Ainsi les magiciens de l'esprit s'accouplèrent à leurs féroces soldats pour mettre en oeuvre un plan dont j'étais l'instigateur malgré moi : ces songes, dont je restais vierge au réveil, leur permirent enfin de posséder des représentations visuelles du rilge.

Ces images, lorsqu'on me les présenta pour étudier mes réactions, autorisèrent une connexion inopinée entre la position du rilge et la mienne. Grâce à de savants calculs dont j'ignore la subtilité, la bête fut localisée puis capturée par une armée de chasseurs.

Non qu'il lui en coûtât véritablement — le rilge est le maître, il reste libre même sous les fers — mais sa rancune motivée par mon manque de précautions me transperça nuit et jour l'âme. Mes douleurs allèrent croissant jusqu'au point ultime où mon

corps céda finalement aux assauts répétés du rilge. Brisé, je ne dus qu'aux machines mon salut. Transformé, ma carcasse de plastique et de muscles m'était désormais inutile. Puis le rilge en eut assez, au moment voulu il quitta sa prison sans prévenir ses geôliers qui, aussi désemparés que moi en fin de compte par l'absurdité de la situation, lâchèrent prise et sur leur désir de conquête de l'inconnu, et sur moi.

Lorsque la machine cessa de me maintenir en vie je trouvai un repos mérité. L'attente, l'oubli. Je croisai de nouveau la route du rilge et, médusé, le suivis partout entre les dimensions. Compris son bonheur d'être unique et vénéré ; ses réseaux impalpables de potentialités ; ses véhicules immatériels qui le mènent d'une forêt chatoyante à une autre plus paisible, plus intérieure, là où les quetzals n'émettent que murmures pour la plus grande joie de leur prince tacheté de velours. Enfin, après qu'il m'eut enseigné les arts naturels des passages entre les mondes, nous vécûmes heureux un entretien infini — nul ingrédient superflu de langage, ici tout nous appartient, ce bonheur n'est pas à raconter.

Moitié fantôme moitié rilge, j'ai appris à errer du côté de ces dimensions inachevées des hommes. Ma partie incarnée ne me manque pas, elle est rendue obsolète par cette absence de la qualité suprême qu'est l'aboutissement.

Attendant sans impatience l'heure où je pourrai rendre avec grâce ce que je lui dois au rilge (à celui qui ne m'accompagnait pas intégralement) — le porter à muter, à partager enfin le pain vrai du voyage — je travaille sur la matière même dont je suis constitué — et me constitue : là où je ne suis que langage, je réapprends sans corps à être avec le monde. Là où le rilge n'est que mouvement, je lui fournirai les réponses nécessaires à son aboutissement — dans les mots, dans l'espace littéraire.

Et ce texte que je suis sans cesse, que je poursuis, me recréant pour progresser, vit du corps raconté du rilge, de sa rencontre avec l'homme.

Alors il se pourrait que lorsque le rilge parviendra au langage, lui qui est mouvement, il puisse, par contact avec mes frères antérieurs, combler cette dimension tronquée du corps qui leur manque et — joie ultime — mettre à nu enfin cette part cachée du langage qui les confine à l'exil intérieur. Le dernier homme, s'il apprête le pas au-delà, évitera l'écriture du désastre actuelle. Ce serait, sans doute aucun, le livre à venir.

mélopée désincarnée

Tout le travail consiste à mener le lecteur à un premier échec de compréhension du texte en lui offrant texto ce qu'il avait cru saisir ; puis laisser macérer autour du concept de duplicité de l'individu : ce contre-joueur de l'ombre si cher à Joseph Campbell (1903-1987), que le joueur-démiurge s'inflige comme déclencheur d'histoire.

Ici, des bornes-indices posées à des coins stratégiques conduisent à l'irréductibilité du personnage au sein du texte : il ne sera réellement phagocyté qu'hors-texte, après la fin de la lecture.

Rien ne se perd, tout s'échange, entre entités. Certaines se sont oubliées et leurs facultés avec, pour mieux communier avec l'humain ; d'autres surgissent, sortent sans prévenir et dévorent toute la lumière, toutes les ondes, tout le temps.

& chaque matin, après le réveil. Et tous les autres, jusqu'à la fin. Après que j'ai émergé des brumes tout embuées de mes fantasmes nocturnes, j'entr'aperçois la même image, le même souvenir rétinien incrusté, tatoué sur l'iris de mon cerveau. Le cri.

Ensuite tout se calme. Les heures passées à rater la prestance du soleil. Enfermé dans les salles de la grande bibliothèque dans laquelle je parviens encore à me perdre, je suis d'un oeil désintéressé ces fourmis du temps, imperturbables, m'amener jusqu'au soir. Et parfois, je suis saisi, au coucher, de l'étrange sensation, cette intime conviction que mes doigts sont énormes. Ce sont de titanesques parodies de polystyrène. Et ça fourmille, là-dedans ; ce n'est pas toujours désagréable, mais le sommeil ne peut pas venir.

Tristan sortit du bus qui l'emmenait au centre-ville, et s'arrêta devant la librairie, entra. Il aimait s'approprier certains des livres qui avaient défilé entre ses mains au cours de la journée. Au fond de la boutique, il aperçut, dans le coin gauche de ses yeux, à l'extrémité de son champ de vision, un homme étrange, aux cernes incroyables, qui le mit tout de suite mal à l'aise. Le bibliothécaire fit semblant de ne pas l'avoir vu, mais l'autre le sentit, et afficha une posture étrange, posant deux mains fragiles sur ses joues, autour de sa bouche. Tristan décida de sortir immédiatement, un peu gauchement à vrai dire, hésita par trois fois sur le chemin à emprunter. Il renversa une pile de revues d'art contemporain et n'attendit pas la fin des remontrances qu'un libraire lui lança, exaspéré par tant de maladresse, pour fuir.

Il connaissait cet homme. Il s'appelait Guillaume, et habitait dans la tour face à l'immeuble où logeait Tristan, au même étage. Ainsi, ils étaient presque voisins.

Un étrange concours de circonstances avait conduit ces deux personnes, peu faciles d'accès au demeurant, à se saluer. Élodie, petite pomme ferme et sucrée qui faisait souffler, grincer à l'intérieur du corps de Tristan, en somme une vibration qui le débarrassait de ses poussières chroniques, Élodie était passée à la bibliothèque, un mardi, en compagnie de l'homme. elle les avait présentés l'un à l'autre, racontant que Tristan avait — enfin — trouvé un bon moyen pour être entouré de livres toute la sainte journée, et que Guillaume, sobre dans ses choix vestimentaires autant que raffiné dans ses manières, enseignait à l'université, ou quelque chose comme ça. Il y eut un bref regard, un soupçon de souillure de l'intimité lorsqu'ils furent présentés l'un à l'autre. Puis ce fut tout.

(chant de la terre, première)

Le boulanger va bientôt lever la lourde grille qui le protège de la ville. Cité dans la cité, son foyer est chaleureux, la peau de l'homme chante le bonheur d'être cuite chaque nuit, et jusqu'à l'aube, d'être caressée par les flammes sécurisantes. Lorsque l'homme est dehors, torse nu, une vapeur singulière siffle entre

sa chair et l'air. Son souffle saccadé et bruyant s'entend jusqu'aux portes de la ville, il est le seul à vivre vraiment à cette heure-ci. Le seul habitant de la Terre. Ses pas de géant claquent le bitume et résonneront sûrement jusqu'à l'éveil du monde. Et puis roulements de tambours magnifiques, qui précèdent la gerbe de feu. L'homme tire sur sa cigarette et disparaît, emportant avec lui une symphonie magnifique et unique chaque matin : sa cour de bruits l'enveloppe telle une parure d'hermine, elle suit son roi en son antre.

(quotidien deux)

J'ai revu Guillaume aujourd'hui. Il a trouvé cette rencontre amusante. Mais je sais qu'il m'a plus ou moins guetté, qu'il se *préparait* à cette rencontre : à me trouver sur son passage. Il connaît l'heure de fermeture de la bibliothèque, il sait aussi combien de temps il me faut (il nous faut) pour en venir à pied. Je l'ai surpris, ce matin, et le matin précédent aussi sans doute, à m'épier à travers la fenêtre, d'en face. Je ne crois pas qu'il m'ait vu le voir. Mais rien n'est moins sûr. M'espionne-t-il ? Et pourquoi ? Que peut-il en retirer ?

(chant de la terre, septième)

Les rideaux d'acier mordent le sol, ils se battent et hurlent à la lune pour connaître le chef de la meute ce soir. Les lumières du centre commercial se passent le mot, téléphone arabe de zozotements, de grésillements : il est temps de régner sur ces terres. Elles prononcent donc leurs formules alchimiques et la lumière *est*, précédée de la note pure, cristalline, des néons. Un demiurge pianiste joue aux dominos avec les lampadaires du parking, et chacun d'entre eux convoque sa compagnie rigoureuse de lucioles électriques, qui est partie pour la nuit à se chamailler, bourdonner, quitter le sol par brefs instants : mais toujours dans le cercle. De loin, leur lumière a la forme d'une trompette.

Les vigiles papotent. Leurs voix jouent aux papillons, et

l'espace tout autour s'enivre de ce calme. L'espace, lui, est plein des dérapages et des accélérations, son ventre gargouille et parfois, il vomit d'horribles volutes d'alarmes et de verre brisé. Mais il est tellement immense que tout ceci ne vient que par bribes. Une infinité de bribes. Tristan va errer toute la nuit à l'intérieur de cette infinité. Puis il ira s'acheter des croissants, sans doute.

(quotidien trois)

Puis ce fut dans la salle d'attente, chez le médecin. Guilhem s'installa en face de lui, quelques instants seulement après que Tristan se fut assis. Bref hochement de tête ; ils n'échangèrent aucun propos. Tristan quitta la pièce au bout de vingt minutes, expliquant dans un geste gauche, sans un mot, que Guilhem pourrait passer plus vite en consultation. Décidément, il n'aimait pas cet homme : son veston noir usé, ses yeux sombres, moisis tout autour, son chapeau noir, son teint sombre. Et puis cette manie de chantonner tout le temps l'agaçait fortement.

(chant de la terre, deuxième)

révélation

Tristan mâchonnait ses croissants les uns après les autres en se dirigeant vers le parc. Une vieille femme, matinale quoique usée par la vie, tentait de prendre son caniche entre ses bras afin de traverser la chaussée sans le risque de le voir se faire écraser. Le ballet des franges de son manteau accentuait la sensation d'irréalité, ou plutôt de surréalité : sur ces vagues d'étoffe vint se poser, lentement, avec le calme d'une plume, une mélodie incongrue. Venue de nulle part, sonorité qui n'a pas besoin d'oreille pour être perçue. C'est en admirant ce pathétique mais réaliste tableau de la décrépitude que le bibliothécaire reconnut une marche funèbre. Il comprit alors que tout l'or du monde était en lui ; ces deux fines membranes immatérielles qui lui permettaient d'entendre le chant de vie — et de mort — lorsque les beuglements vulgaires du quotidien disparaissaient. Une de chaque côté de son esprit.

Ils regardaient le journal télévisé. Cela lui faisait toujours plaisir lorsque Élodie passait le soir chez lui ; il pouvait lui raconter les livres — et à l'occasion, les histoires qu'ils contenaient — qu'il avait touchés au travail, pendant la journée ; les anecdotes sur le bon fonctionnement du système de prêt. En somme elle était séduite et restait toujours tard, parfois jusqu'après minuit. Mais ce soir-là, il la pria de le laisser tout seul : Tristan avait fixé, juste un instant auparavant, l'écran du poste de télévision, puis affirmé qu'il ne se sentait pas très bien, qu'il avait besoin de repos en ce moment. Élodie ne vit pas, lors du reportage sur les grèves à La Poste, le visage de l'un des badauds regardant des C.R.S. cogner fort sur une femme qui paraissait être enceinte. Elle ne vit pas les cernes noirâtres se tourner lentement vers la caméra, ni les dents jaunies ouvrir une brèche sur l'écran. C'était la première fois que Tristan voyait Guilhem sourire. Il trouva étrange le fait qu'elle n'ait pas aperçu le voisin du dessous ; c'était pourtant elle qui les avait — sommairement — présentés l'un à l'autre quelques semaines auparavant. Tristan croisait cet homme presque tous les jours dans l'ascenseur, lorsqu'il rentrait de ses achats, après le travail. Ses cernes, surtout, et l'obscurité de ses vêtements lui faisaient peur. Vraiment.

(chant du quotidien, personnel, quatrième)

en accompagnant Jehovah

Le parc que je traversai bruissait de toutes parts. C'était un chaos de verts et de pépiements. Les moineaux laissaient exploser des myriades de couleurs et de formes dans ma tête, jusqu'à l'anéantissement. Je sentis mon cœur s'arrêter et je sus que j'étais mort. Lorsque je repris conscience, une femme se tenait près de moi, sans me voir. Accroupie, elle versait un torrent de larmes et de tristesse sur les fontaines de ses doigts. Le bruit de cette eau salée sur le marbre de sa conscience s'entendait jusqu'au fond de l'univers. La terre résonnait et tremblait de chacun de ses hoquets, aspirations difficiles mais salvatrices. Comme des trous noirs, ils avalaient tout à chacune de leur naissance. Enfin, je compris que le choc de l'instant précédent [ma mort] n'était que l'implosion qui avait eu lieu en

elle, en cette femme inconnue : après avoir contenu ses sanglots un court instant, elle s'effondra de nouveau dans ses trous noirs, me noyant par là même dans un flot continu d'apocalypses mises en boucles dans ma tête. Je mourais à chaque instant, et bien plus sûrement. Ce don était aussi une malédiction.

J'entendis une musique au-delà de la musique. Je commençais à saisir divers degrés de perception, différentes strates de la conscience des hommes. Une échelle horizontale de Jacob, placée entre moi et eux, au sein de laquelle le divin est enfoui au plus profond des autres. Plus j'avançais dans l'écoute, plus ils se dénudaient.

Cette femme, par exemple. Après avoir vu le lourd manteau de sa tristesse fondre de ses épaules — dégouliner — sur le sol comme de la lave en un chuintement discontinu, je crus entendre une forêt ramper timidement, avec ses animaux, son vert, ses appels tournés vers le ciel, ses légions d'expéditeurs aériens, ses cohortes de fantassins fouisseurs... Puis l'herbe s'écarta doucement alors que j'approchai une oreille timide, puis l'autre. J'entrai et touchai presque les rondeurs mélodieuses, sensuelles de l'idéal d'elle-même. Elle dans ses propres rêves, sur une île minuscule, protégée du monde par une double armure d'eau et de vert autour, mais seule désormais : un bûcheron ou je-ne-sais-quoi avait eu la permission de s'approcher un peu, il avait déchiré des arbres, écrabouillé les fleurs. Il avait même tenté d'atteindre l'île ; trempé, vaincu, il avait quitté le lieu en laissant une tranchée indélébile de vase et de marécages fourbes et ricanants. Je m'enivrai soudain de l'auburn de sa tête. Je fus secoué à plusieurs reprises par la violence stridente de son regard : un appel, comme un dauphin.

*(sons quotidiens, un nombre entre un et l'infini.
disons cinq, pour en finir)*

William joue de divers instruments. Un peu trop souvent, à mon goût. Et un peu trop fort surtout. Les appartements sont bien isolés, mais le son s'infiltré par la porte. Et comme il habite l'appartement juste en face du mien, je suis le seul à profiter de ses qualités d'instrumentiste polyvalent. Parfois j'ai l'impression qu'il s'acharne, qu'il va briser l'un des ses instruments : le piano, la trompette, le violon. La contrebasse. Souvent, je sens quelque

chose d'étrange, comme si le fait qu'il joue trop fort n'était pas sans rapport avec le fait que cela me dérange. Mais je n'arrive pas à voir le lien. Parfois, aussi, je suis séduit par ses mélodies. Même si immédiatement après l'enchantement, je frissonne de dégoût à l'idée de rencontrer ces cernes noires incarnées (enrobées de papier mâché) sur le palier de mon appartement.

(champs du possible, cinquième ?)

Le même parc, quelques heures plus tard. La sérénade diabolique a chu dans les limbes, Tristan a été assommé par la puissance des émotions qu'il entendait. Un géant barbu joue à la balle avec un enfant : cela ressemble à un chaos de notes et de couleurs, tout en pastel vert, rose et jaune pâle. Un chaos calme, paisible, serein. Un tourbillon de nouvelles sensations (exactement ce que doit vivre l'enfant, qui rit des papillons et dont les yeux pètent des bulles de savon, ou quelque chose dans le genre). Toute cette sarabande joyeuse est coupée, à un rythme régulier, imposant, d'un gigantesque étirement de l'univers : toutes les forces (chaque couleur, chaque son), tous les muscles gorgés de sang pur se contractent vers un même but, le ballon. L'enfant est petit mais il est agile ; et l'horloge du monde, dans le jardin, est bien régulière. Tristan ne se lasse pas, il jouit. Lorsqu'il rouvre les yeux, longtemps après, il n'y a plus rien qu'un emballage de biscuit qui creuse un sillon, une tranchée plutôt, sur les graviers au gré du vent. Tristan n'a rien avalé depuis les croissants de ce matin, il décide d'aller s'acheter un sandwich.

(quotidien unique, nommé six)

J'ai fait un cauchemar cette nuit. Je regardais la télévision en compagnie d'Élodie. Les jambes mollement repliées sur le sofa, elle frôlait d'un doigt canaille les rousseurs de son épaule fraîche, laissait chavirer la bretelle de la souple robe verte. Un reportage montrait des C.R.S. essayant de repousser une manifestation. Je fixai soudain mon attention sur l'un d'entre

eux, le plus grand et le plus musclé, et sa tête ne m'était pas inconnue : c'était William, le musicien qui habite en face de chez moi, et qui enseignait à la fac à l'époque où j'étais en licence. Cet homme-là m'horripile. Il est maigre comme un clou et ne ferait pas (ne pourrait pas faire) de mal à une mouche, mais dans la nuit (dans mon puits nocturne) je l'ai vu tel qu'il est à l'intérieur. Sombre et puissant. Inquiétant. Dangereux. Pour moi, j'entends.

(non-chant, in chant de la terre, sixième)

Le jour s'est couché, et une ribambelle d'étoiles a commencé de déchirer le silence, d'abord par quelques percées timides, puis les canons ont craché leurs obus, la lumière qui vient de loin (très loin, lui dit-elle) perce le dôme noir, le contamine de son chant apaisant, elle en fait un parapluie tout mité, bleu et presque transparent par endroits. Là où l'usure est plus prononcée, un orchestre blanc balance ses mélodées lactées, onctueuses.

Un livreur de pizza se gare en face de l'immeuble. Sa mobylette déchire le sol. La petite sonnette périodique de son cœur est toute glacée, ridicule, elle se sert à rien en ce monde. Elle est noyée dans le brouhaha des étoiles, là-haut. Même le cri des anchois, qui luttent contre les olives depuis le Déluge pour une terre pourpre dont personne ne saura jamais à qui elle appartient, est plus intense. Dans ce cœur, pas même de colère, seulement une résignation. Et dans les oreilles de Tristan, cette résignation sonne creux, elle s'étouffe elle-même, elle n'est ni la mort ni la vie. Elle ne chante rien, pas même le vide. D'ici quelques temps cet homme disparaîtra du monde. C'est-à-dire : il n'aura jamais existé, personne ne se souviendra de lui. Aucune trace, aucune photo. Aucun souvenir sifflotant dans la tête d'amis. Pas même des fragments de son corps. Lorsque le peu de sons qui en émanent auront totalement cessé, il ne sera plus, n'aura jamais été.

*(quotidien absurde, sept -comme les jours de la semaine,
les péchés capitaux, les doigts de la main)*

William avait préparé le thé. Tout en se brûlant le palais, Tristan lut le message que son colocataire lui avait laissé sur le bureau du salon au cas où ils se rateraient de peu. La pièce était éclairée d'une lumière sourde et crépusculaire. Une chance qu'il ait rencontré cet ancien prof dès les premiers jours de fac. Déjà cinq ans qu'ils cohabitaient, et malgré quelques points de vue divergents, tout allait pour le mieux dans cet appartement. Et puis le fait que l'immeuble d'en face n'ait jamais eu assez d'acheteurs pour être construit avait définitivement convaincu les deux hommes de partager la vue. Une des seules de la ville où l'on puisse vraiment se sentir à l'aise ; d'où l'on domine toutes les terres.

Le message était d'Élodie. Elle avait téléphoné peu avant que Tristan ne rentre du travail. Elle ne pourrait pas venir ce soir. Comme William sortait, Tristan fut heureux à l'idée de passer une soirée tranquille à se baigner dans la clarté des pages de sa bibliothèque personnelle. Les mots, voilà ce qui était important. Sur une page, on pouvait refaire le monde, créer des histoires, recréer l'histoire des hommes.

(chant de la terre et de l'espace, troisième)

Cet horloger que je regarde chaque jour manger son sandwich dans sa boutique, à midi, me passionne. Autant chaque spatialisation du temps est vécue, ou plutôt exprimée par les précises et précieuses mécaniques de ses machines qu'il aime tant (il redoute de devoir s'en séparer un jour), autant la symphonie de cet homme, assez bruyante pour traverser l'épaisse vitre qui le sépare de la rue, est déstructurée. Rien n'est en ordre. Et je crois pouvoir parler en connaissance de cause. Amour soprano, haine diachronique, envies profondes et à contretemps, désirs subtils et évanescents, tout se joute et se superpose. On y entend très mal, on est perdu dans l'immensité et la diversité. Dans *son* immensité et *sa* diversité. Je crois avoir compris qu'il y a quelque chose à voir avec le temps. Cet homme-là n'a pas de métronome, pas d'horloge interne. Il vit dans sa tête n'importe quand et n'importe comment. Je suis certain qu'il doit répondre à

une question sur deux, dans les conversations : sinon, comment fait-il pour s'y retrouver ? A l'entendre, on dirait qu'il est à la fois partout et nulle part.

(quotidien raté, à l'infini [8])

Tristan reçut les faire-part deux jours trop tard. Comme il était parti en vacances, il avait raté le mariage. Il admirait la photo du couple — son colocataire était bien plus vieux qu'Élodie, mais il était plein de vie, joyeux, malgré ces étranges cernes sous des yeux parfois un peu fatigués. William avait présenté la jolie étudiante à Tristan lorsqu'ils s'étaient fiancés. Tristan était heureux ce jour-là. Bientôt il vivrait seul dans le grand appartement, l'incroyable vue sur la ville serait sienne. Après tout, son salaire lui permettait de payer un loyer, à présent.

(rébellion)

J'ai encore rêvé de William : il m'invite à prendre le thé, alors je traverse le couloir pour me rendre chez lui. Nous nous asseyons et il essaie de faire quelque chose avec ses yeux. Une musique envahit l'espace, ou plutôt prend la place de l'espace. J'ai peur, et je crie. Quelque chose se fissure dans la réalité de mon rêve, tout s'assombrit, je sens que je deviens fou. Je rêve de plusieurs moi qui évoluent dans le temps et l'espace, au même moment. De plusieurs moi possibles, avec plusieurs vies, une chacun. William — et d'autres qui lui ressemblent étrangement mais qui ne sont pas exactement lui — sautent (à moins que tous soient le même) de vies en vies, d'une de mes vies à une autre. William-qui-est-plusieurs me poursuit dans ces possibles, je ne sais plus exactement qui je suis réellement. Lequel de ces moi suis-je ? Je l'entends hurler qu'il est à la mélodie ce que le possible est à la littérature. Je ne comprends pas.

William — alors que j'étais tout éveillé — m'a dit un jour qu'il écoutait souvent la mélodie des gens de la ville, la mélodie des corps. J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'une métaphore.

A présent je doute.

J'ai envie d'essayer. Avec cette étrange certitude cependant, ancrée très près de la nuque comme deux bourdons coincés sous ma peau, que j'ai appris, ailleurs et plus tôt, avant quiconque, j'ai su convoquer, jouant de mes membranes, la sonorité de la chair.

Comme une ablation, en somme ; sentir la matière de l'organe là où ne reste plus que son manque.

(des sons, de la sueur et des larmes)

Quelques jours après que William eut quitté l'appartement pour s'installer avec Élodie, Tristan passa toute une nuit à réfléchir sur ses rêves. Il se demanda où il en était dans ses songes, dans ses fantasmes, ses délires. Dans sa vie. Au petit matin il quitta son appartement et alla s'acheter quelques croissants. Puis il traversa la rue pour aller au parc. Vers midi, il alla s'acheter un sandwich près du joaillier (qui vend aussi des montres) puis retourna au parc et y passa une bonne partie de l'après-midi, à lire. Enfin, il erra dans les rues jusqu'au soir. Dans la rue pleine de nuit il pressentit qu'un couple de gens qu'il n'avait jamais vus habitait un appartement qu'il n'avait jamais connu avec une magnifique vue ; qu'il n'était pas le parrain de leur enfant. Que quelque part, ailleurs et demain matin, un Tristan irait travailler dans une bibliothèque, sourd désormais et depuis toujours à la mélodie du monde. Au petit matin, harassé par la fièvre et la fatigue, il s'assit sur un banc dans un parc. Les oiseaux commencèrent à chanter.

Il écouta à l'intérieur de son corps : pas un bruit, pas un mince grincement ou un souffle d'air ou de poussière.

L'ascension de Morel

L'œil humain est à ce point sensible aux émissions lumineuses qu'il persuade notre cerveau qu'il a raison ; que tel est bien le monde qui préexiste au-delà de nos corps. Mais il n'en est rien : la mouche et le mouton ne se mettront jamais d'accord sur une définition commune de la réalité. La réalité consensuelle est un axiome, elle n'existe que parce qu'on la suppose. Mais le chercheur têtu (et optimiste, quelle que soit sa spécialité, ou pire, sa polyvalence) tentera tout pour collecter les diverses facettes ; il ira jusqu'au bout du monde, creusera le moindre monceau de sable (ou de chair, ou de texte) pour découvrir et rassembler les myriades de prismes du monde, pour faire semblant de posséder mille yeux. Bientôt lassé cependant, il rejoindra vite le troupeau (un troupeau qui passait par là ?) des certitudes, se posera quand le berger dira ; se déplacera quand le berger dira ; dira que c'est comme ça lorsque le berger affirmera. Parfois, le troupeau, blasé de ne devoir suivre que des prévôts, désemparé par la niaiserie de tous les bergers incapables, créera une icône de berger, enfin chargée de tous les symboles de ce qui se trouve sous la laine. Une icône qui parle enfin aux pulsions des mouches et des moutons. La réalité est si simple, si reposante. Après tout ce chemin, le chercheur aura bien mérité ses certitudes.

Vingt-trois femmes disparurent mystérieusement en moins d'une semaine, dans six des hôpitaux de la région où se déroulèrent ces événements. Treize autres, victimes d'accidents divers mais dont la vie n'était apparemment pas en danger, décédèrent après quelques complications médicales. A la

fin de cette même semaine, un incendie nocturne irisa l'horizon maritime, alors qu'aucune île n'est visible (même avec des jumelles) à des lieues, et qu'aucun navire n'oserait se jeter sur ces récifs coralliens, de peur de s'ouvrir le ventre sur les griffes océanes.

Il sera sans doute utile, pour mieux cerner la situation, de quitter un instant ces rives familières pour accoster non loin, sous la dernière pellicule d'horizon, là où le sol rocailleux n'a pas attendu l'arrivée de l'homme pour être. Mais qui s'en soucie vraiment ?

Goll s'engagea sur la route pavée qui montait jusqu'au palais. Il jouissait de retrouver les effluves marines éternelles, les couleurs sifflantes, reptiliennes. Son corps charnu grimpa pesamment le flot de marches et frémit en apercevant la cité, vaste chaos de couleurs, d'angles et d'odeurs sans cesse renouvelés, inconstants, surprenants. L'idée lui vint — chose rare — que cette civilisation n'avait rien de figé, d'immuable, comme le prétendait Shargoll : bien au contraire, elle *était* chaos ordonné, sa dynamique reposait sur cette stabilité-même entre l'organique et le minéral. Les marches du palais ne palpitaient que pour ses habitants, elles faisaient partie d'eux, et eux d'elles. Par extension, ces fragments de marbre, accrochés qu'ils étaient à la planète, faisaient des habitants de ° des morceaux autonomes de la Terre.

Ses jambes, engourdis par le long voyage, traînaient à présent sur les dalles ancestrales veinées et tachetées de vermeil, d'algues et de rouille. Quittant un moment la Nia-ëll dahg (« la route qui plonge dans l'œil », qui traverse le palais jusqu'à la salle des sens) pour se rafraîchir les membres, il se retourna et d'un regard, avala °, sa cité, sa joie, la part immuable et pourtant tourbillonnante de son être. Colonnes dressées pour tomber en fracas, arches dépravées glissant au milieu des lianes visqueuses, squelettes effarants de tours crénelées dévorées par les mousses, charpentes de métal strident bruni et tordu, voilà ce qu'en diraient les hommes. Vivant dans les limites de leur petit corps nu et étriqué, à l'intérieur de cette chair qui se tuméfie pour un rien, ils comptent le temps qui leur reste à vivre, à avoir peur, à souffrir, à lutter. A lutter contre les cauchemars qu'ils se sont créés pour se divertir. Voilà sûrement ce que pensait Goll.

Il est aisé de discourir, de temps à autre, sur le sort et les tracés d'autrui — lorsqu'on a l'immortalité pour le faire.

Or Goll n'envisageait les hommes que dans leur globalité. “ Certes, certains d'entre eux ont appris, *grâce à Morel*. Ils ont pénétré, les tendons et les nerfs emmêlés à l'extrême au cœur des entrailles, le miroir de leurs propres âmes. Ils sont parvenus, ceux que leurs chiens de berger ont dédaigné ou qui ont réussi à s'enfuir de leur médiocrité, à sentir par-delà l'algue verte, ils ont fait sauter leur rétine au-dessus du chaos de l'océan pour enfin apercevoir leur passé, concevoir notre existence antérieure à leur petite Histoire. Ces quelques-uns sont devenus de précieux espions sur l'écorce sèche de la Terre et d'enthousiastes esclaves prêts à nous servir dès que nous débarquons parmi les hommes. Mais justement, ils restent des hommes ”, eut sûrement pensé Goll — mais la réflexion le satisfaisait rarement, il la délaissait donc au profit de la contemplation. Il ignorait que des hommes avaient, en son absence, avalé eux aussi la cité de leurs yeux. La belle, l'éternelle °, que ses morceaux quittaient au début de chaque cycle pour parcourir la croûte émergée du globe. “ Seules leurs progénitures seront vraiment des nôtres ”, eut-il continué dans cette hypothétique, irréaliste pensée (du passé). Et le ventre des mères d'éclater à cause de la masse verte et couverte d'écaillés qui veut en émerger ; et la nuque des pères de se briser sous l'assaut des énormes femelles aux muscles d'airain, à ce moment précis où elles goûtent à la satisfaction.

Goll se dit qu'il faudrait, tout de même, mettre un terme à cette hybridation. Pensée ultime, menaçant de faire implorer sa gélatine neuronale. Vaincre la stérilité de sa race. Il songea alors aux récits des mille pères qui scandent quotidiennement les allées et venues des vagues, sur le rivage. Les vents s'immiscent odieusement entre les pudiques et frêles jambes de bronze des innombrables statues décharnées qui hantent la cité : elles se mettent alors à hurler de toutes leurs forces contre les mages des étoiles, ces ennemis inconnus qui scellèrent jadis le coin chaud et visqueux des femelles de l'immuable ° et la tige poisseuse de leurs mâles. Rompre le sceau, comme il est dit, déclenche de telles douleurs, mauves, bleues, vertes et aiguës, qu'il est impossible, depuis la terrible malédiction, de verser ce sang du ventre de l'un pour renaître un peu avec l'autre dans l'autre. Condamnés à le verser dans le ventre d'autres races.

Peu après, l'envie lui vint de retrouver Shargoll et le tuer. Père de la moitié peut-être des rôdeurs devant le seuil de l'univers, Goll avait vomi sa semence dans nombre de sacs de chair (ce qu'il exécrait) pour le salut de °. Mais Shargoll ?

Ce rejeton-là était définitivement trop humain, il ne se souciait que de lui-même, il ne ressentait rien pour °. Il n'était pas (et ne serait jamais un morceau) de °, son sang puait le bitume des rivages incertains baignés par le soleil malsain des hommes.

Les deux olives d'émeraude se balançaient avec nonchalance sur les abords de la rue, effleurant les bâtisses sans toit, lorsqu'une odeur connue, auréolée d'une silhouette familière, stoppa net leur roulis. Jiënnoll aperçut le vieux voyageur aux écailles usées par l'angoisse de devoir se souiller pour perpétuer sa race. Le cocasse, telle était son odeur, descendit les marches qui reliaient une rue suspendue entre deux tours à la Nia-ëll dahg et vint se coucher aux pieds de Goll. Quelques râles, deux soubresauts, puis il mit sa tête entre les jambes de l'Ulysse. Enfin, il se redressa, plein de reconnaissance envers celui qui avait eu tant de fois l'audace de retourner chez les hommes. Bientôt ses petits écloraient, ramperaient jusqu'à la mer et se fondraient en °.

Tout fut dit sur celui qui n'avait pas suivi le schéma : Shargoll avait été trop faible, à sa naissance, pour tuer sa génitrice ; sa chair avait été trop molle pour qu'il se jette dans les eaux et rejoigne les siens ; sa peau trop rose pour qu'on le prît, là-bas, pour ce qu'il était. A présent qu'il avait abordé sa cité bâtie sur les reins de ses ancêtres, son mépris pour ° saignait le cœur de son peuple, griffait les ouïes éberluées des vrais fils de l'Ulysse. Ceci était l'apparente réalité de la conversation : chaleureuses retrouvailles, complicité contre le malformé.

Il fallut peu de temps à Morel pour sentir que son père était revenu. Perdu entre les trop rares connexions fluctuantes avec ° (le grand tout) et ses pensées d'homme, il sentit deux groupes bien distincts d'atomes, antagonistes, et qui menaient une guerre dans sa chair-même. Il revêcut soudain, en un instant, la révélation de son identité, lorsque treize ans auparavant la grande famille océane l'avait appelé en songe. Enfant au comportement étrange, orphelin de mère (elle avait péri peu après l'accouchement, rendue malade par l'odeur de son fils, disait-elle), il avait longtemps vécu au sein de sa famille (d'adoption). Assez longtemps pour avoir de l'empathie pour les deux races. Plutôt que d'appréhender la chose — la transformation — comme les autres, une rupture brutale et définitive, et la vivre dans la brève tourmente et la fugace douleur de la chair et de l'âme, il avait saisi l'opportunité de rester sur la terre ferme et put

harmoniser progressivement l'écho des deux mondes. D'abord isolé du reste de l'humanité, il avait senti les impressions ambiguës qui émanaient des regards alentour, au sein de l'établissement spécialisé dans lequel il avait été placé. Entre horreur et fascination morbide. Les médecins qui l'étudiaient avait été peu à peu séduits, soumis, irrémédiablement attirés par leur propre désir de vénération. Transformés (eux aussi) par la sensation d'avoir vécu une révélation sur l'origine de l'homme et peut-être du monde, ils avaient développé, sans qu'il y travaillât abondamment, un gnosticisme autour du patient Morel, fils du célèbre ingénieur en agronomie. Cultivant leur secret autour du malade, ils secrétèrent au fil des ans une aura de supériorité qui attira les membres de leur entourage, et une coterie hermétique fut créée, pour qu'on veillât sur ce fabuleux malade, ce don du ciel qui, par sa présence, révélait tout. Et la balance de l'éthique se tordit, le berceau de la morale qui les avait conduits jusqu'à l'âge adulte explosa. C'en fut fini du Beau, de l'art, de la société moderne, de la vieille conception du temps. Ce furent pour lui de véritables parents, qui l'enveloppèrent de protection et d'amour (celui que l'on porte aux Dieux). Ils l'éduquèrent d'une bien étrange manière, modifiant au gré de leurs fantasmes les codes du groupe social, les structures philosophiques, purgeant le fond-même de leur être de l'arbitraire des civilisations au profit de leurs pulsions.

Une nuit (rien ne prédisposait cela, surtout pas la nature *autre* de Morel, intemporelle), alors que le patient leur narrait ses voyages oniriques, qu'il décrivait les morbides avenues aux couleurs évidentes, détaillait les reliefs mordants de l'île des origines d'où l'appelaient ses frères divins assis en une ronde au milieu de la rocaïlle, une chose étrange se produisit. Trois des médecins hochèrent tout-à-coup imperceptiblement du menton, puis se jetèrent sur le pauvre Morel. Voguant en demi-songe entre chaque sphère de ses deux réalités, un pied astral fin et menu dans l'asile, un autre crochu, lourd et épais sur l'île, le berger de ces âmes connut un grand malheur : ses gênes protestèrent soudain énergiquement, voulurent s'entre-déchirer en un assaut final. Choqué par les mouvements brusques de ses auditeurs, il crut que c'en était fini de lui ; qu'il allait perdre cette éternité qui sentait si bon. Qui sentait un peu comme lorsque le quidam, vous, moi, la tête plongée dans la fourrure de son intimité, faisant l'amour avec lui-même en l'absence du Nombre séquenceur du temps, vit pleinement son présent et qu'il oublie

sa soumission à la hiérarchie et à l'ordre moral. Qu'il vit au creux bien chaud de la préhistoire, en somme.

Trois lames jaillirent, trois fontaines vermeil mobilisèrent les temps, l'incrustèrent dans les rétines et les esprits. Trois mains souillées par leur propre sang. Les médecins, fanatisés par la proximité de leur patient bien trop encombrant pour leur fragile psyché, s'étaient décidés à faire offrande. Le corps du dieu involontaire se figea ; tout, en Morel, resta un temps en suspens. Puis la chair hybride se convulsa, les tremblements se muèrent enfin en crevasses, en pics organiques. Un véritable chaos sensoriel l'envahit, et sa silhouette perdit définitivement forme humaine. Il était devenu différent des siens, par la déprivation de la moitié terrestre de sa famille. Transformé en symbole, en icône par ceux qui ne pouvaient plus vivre que par lui, il sua un gros bloc translucide de tristesse lorsqu'il comprit qu'il s'était pris à son propre piège : sa part non-humaine, submergée par le flot de vénération, avait voulu fuir les cellules humaines, sortir du corps. Par tous les bords, par tous les pores, si possible.

Face au temple de la salle des sens, la silhouette du jeune Morel dessinait de violentes arabesques sur les murs ondulants et palpitants. Un feu vert et blanc crépitait à ses pieds, et son corps entier semblait mimer, par ses tentacules dorsaux pointant au ciel, les pâles flammes vénérées par les enfants de °. Une sorte d'autel, tout en filaments étincelants, bordé de runes taillées dans la pierre, trônait au centre. Les motifs semblaient animés et fusionnaient presque avec les danses achroniques de l'atroupement formé là, autour de Morel. Celui-ci contourna l'autel, et une bulle rosâtre éclata de sa jambe, giflant la pierre. De petits filets de chair, apparemment extensibles à l'infini, se tendirent alors qu'il allait de l'autre côté, avec une volupté ombilicale, comme si un lien maternel immuable avec l'autel avait bondi du passé jusque sur cette tranche de temps. La ronde des dos voûtés et écailleux se fit plus pressante, plus anxieuse peut-être. L'odeur de Goll, forte, mêlée de rage et d'échec, submergea l'assemblée. D'instinct, le fils indigne voulut se déculpabiliser ; il avait compris la situation, il était prêt à subir la punition fatale des griffes de son géniteur. Mais au dedans, la chair se rebella, et aucun son ne sortit de ce qui n'était de toute façon plus vraiment une bouche ni une gueule. Alors le vent se leva, glissant au passage son petit lot vicieux de craintes superstitieuses. Mais point de chant funèbre. Point de récit millénaire sur la castration de l'espèce. Seulement des braises

noires et bleues dans l'aurore, et quelques rares cheveux sur un crâne vert énorme et difforme, ni humain, ni des leurs. Le chaos dans toute sa splendeur. Quelques-uns doutèrent encore un peu, réclamant presque les hurlements quotidiens qui leur annonçaient (au cas où) leur malédiction. Mais rien, rien que le calme. Puis soudain la tempête.

Les corps foncèrent, les masses brunâtres s'entrechoquèrent, se bousculèrent au milieu des cris de fureur et de joie. Des larmes d'un sang couleur saumure coulèrent alors que mille pieux de chair fendaient mille puits de plaisir. La douleur vint, mais ils crurent trop pour arrêter leur désir en cet instant. Après avoir passé des éons à attendre de rompre le sceau, le message (l'absence de message ?) des mille pères était sans appel : c'en était fini. Alors Morel, qui n'était plus totalement Morel (ni Shargoll) mais autre chose de plus complexe, de plus beau aussi sans doute, les exhorta à lutter contre la douleur ; à l'oublier comme ils avaient absorbé les chocs des armes de bronze, puis des lames d'acier, quand au cours des âges, à maintes reprises, ce triste peuple de l'océan avait tenté de communiquer avec ceux d'en haut. Il les pria de le croire (et les chairs, à cet instant, commencèrent de cuire), de terminer l'union qui rendrait la race pure. Et peu à peu mille mâles fondirent entre les jambes de mille puits des enfers. Et tous ces cerveaux, tous ces cœurs bouillirent et explosèrent en un colossal hurlement qui défiait la nature même du son. Et mille couples entonnèrent le chant de la malédiction pour une ultime fois, embrasant la matière-même de l'horizon.

En effet, la malédiction s'achevait avec le dernier rôle.

Les hommes s'approchèrent du dieu. Le stratagème avait fonctionné à merveille ; la cire, adroitement versée au creux des silhouettes décharnées de bronze, avait proscrit le moindre chant, éteint chaque son, interdit le souffle du vent. Désormais, il leur restait à trouver (celles du groupe étaient convaincues depuis longtemps et s'offraient déjà, sous l'œil malicieux de leur congénère, aux caresses des tentacules) des mères.

HISTOIRE D'UN ARTISTE DE LA FIN

L'histoire d'un artiste contemporain qui devient subitement riche, décide de faire passer le message ultime, en pratiquant d'abord l'automutilation des membres postérieurs (ou supérieurs ?), puis l'autophagie totale, jusqu'à disparaître totalement de la réalité. A la fin, il n'a réellement jamais existé.

Au passage, une infirmière-nurse gentille et mignonne, mais qui ne tiendra pas le coup et se suicidera (tête contre un mur jusqu'à la fin) après l'histoire des intestins. Une autre viendra qui sera blasée, et vieille, un peu old civilization, se mirant elle-même, [ressemblance étrange, à l'orée du fantastique, entre l'infirmière volontaire et l'aide-à-vivre infirmière] parfois un sourire coincé entre les dents de devant, qui ne gêne que ceux qui la regardent / l'épient, [par transfert] page 27

importance de la forme:

- la virgule de la fin montre que qq chose suit, mais ce qq chose ne peut pas être dit explicitement, c'est du hors-texte piraté, de l'analyse, de l'explicatif ; donc entre crochets
- le synopsis ci-dessus doit être repris dans son intégralité, avec le n° de page, et peut-être même ces deux points sur la forme

[postface]

Qu'est-ce que le tremblement de l'écriture ou plutôt : le tremblement de la manufacture ? / Écrire pendrait-il au bout du terme certitude, vérités ou hypothèses ? s'il devient possible de répondre à cette question, puis-je nécessairement m'en poser d'autres ? / Est-il devenu apocryphe de savoir qui parle le texte, ou du moins qui l'écrit ? / Mes mots sur le papier, pas tout à fait secs, donnent-ils au lecteur dans l'état d'évidence ou au contraire compriment-ils ses alvéoles (en haut en bas, poumon cerveau) ? / Y a-t-il nécessairement un destinataire ? l'idée de destinataire n'est-elle pas placée entre mon poignet et mes vertèbres pour légitimer leur mouvement ? n'inventé-je pas ces deux-là pour ignorer mon inertie ? / La réflexion sur le texte à venir, sur la page intervenue malgré moi, me dispose-t-elle dans le même état d'hébétude que l'acte d'écrire (ce vertige permanent réclamé par les mâchoires) ou au contraire m'indispose-t-elle ? / Qui appartient à quoi ? ma culture, dans ses dimensions, ressemble-t-elle à quelque référentielle *chose* ? si, comme le propose la poésie, la corde de nos habitudes lâchait, pourrions-nous seulement nous *entendre* ? pourrions-nous entendre ce poème ? ou ce poème ne tient-il, ne se dresse-t-il pas seulement entre nos jambes tympaniques que parce que nous partageons cet irréférentiel vide¹ ? / Le mot son ignore-t-il tout de son élasticité sémantique ? que gagne-t-il, ressort plastique, dans ses relances systématiques vers l'avant et l'à-côté ? comment puis-je éviter l'écueil diplomatique (j'avais chié ce mot, ce groupe de mots, ce titre-peau avant toi) ? / L'idée d'évidence ne tiendra-t-elle pas jusqu'au bout de mon

1 neutre féminin pluriel ; la « langues » et sa « cultures », avec pour chaque destinataire ses niveaux de pertinence, de stabilité, de fréquence, de porosité entre les langues-contextes et de circonférence : *langue 1, 2, 3, etc.* et *culture 1, 2, 3...*

raisonnement, depuis le début ? dans ce qui est partageable entre nos bouches, puis-je encore vaciller sur les connotations, dénotations, etc. ? ou fuir loin dans ma ganguie stérile, apte après tout à une inquiétude monacale (*i. e. solitaire*) ? / La langue peut-elle tout subir ? Ne dois-je pas maîtriser l'essentiel du matériau dont j'aurai finalement si peu à dire lorsqu'il sera mien ? la mue de ma langue, due en grande partie à la forme particulière de mon palais, peut-elle leurrer mes amis ? mes ennemis ? puis-je m'effacer moi-même de ma lucidité ? / Comme une caresse adressée à la dune, n'est-il pas précieux, ce silence accordé à ma conscience, à mes tympans maxillaires, lorsque tout frotte et glisse dans un mutisme rendu très mat par le mouvement véloce de l'iris ? et le son des gorges a-t-il lieu d'être ? puis-je cadenciser la lecture de mon texte afin d'éviter toute profanation ? / Après tout le mot chien, s'il n'est pas prononcé, ne possède-t-il pas néanmoins la candeur de l'enfant, la majesté du verbe, la précision propre aux images toutes préparées pour nous, de la référence de la mouche immobile (suicidaire) à l'apocope d'une éclipse ? / Gourmant prince, prompt à la jouissance de l'encrier, prince étranger en sa propre demeure, la main sèche d'avoir trop souvent localisé l'enfer ? ou l'enfer-paradis, ou un paradis-enfer qui ne s'ignore pas (avec plan, boussoles, ouate, esperluette et compas) ? /

	<i>pages</i>
<i>le rilge</i>	5 à 8
<i>mélopée désincarnée</i>	9 à 19
<i>l'ascension de Morel</i>	20 à 26
<i>histoire d'un artiste de la fin</i>	27
<i>[postface]</i>	28 et 29

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE *VIGILANCES !*
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 2004
PAR L'IMPRIMERIE C/PY.. CM
À MONTPELLIER
POUR LE COMPTE DE M. NIEMAND
LES ÉDITIONS DU RILGE
LERILGE@YAHOO.FR

DÉPÔT ILLÉGAL
1^{re} ÉDITION : AOÛT 2003
N° impr : N./A.
(*Imprimé en France*)



N° D'ÉDITEUR : SIMPLE 00
DÉP. ILL. : AVRIL 2004
ISBN 1-7507-83XX-5
≈ 4,50 €

